

# L' Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 MARS 1874.

No. 23.

## LE RAYON

Vois-tu glisser entre deux feuilles

Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,  
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu remués  
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or !  
L'étamine des fleurs qu'agite la lumière  
Y monte en tournoyant en sphère de pous-sière,  
L'air y devient visible, et dans ce etur milieu  
On voit tourbillonner des milliers d'étoincelles,  
D'insectes colorés, d'atômes bleus, et d'autres  
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu.

Comme ils graissent en chaleur !

Nouant et dénouant leurs vols harmonieux !  
Des mondes de Platon on croirait voir la danse  
S'accomplissant au son des musiques des cieux.  
L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable,  
Il en faudrait un monde à faire un grain de sable ;  
Le regard infini pourrait seul les compter.  
Chaque parcelle encore y poudroie en parcelle ;  
Oh ! c'est ici le pied de l'éclatante échelle  
Que de l'atôme à Dieu l'infini voit monter.

Pourtant chaque atôme est un être !

Chaque globule d'air est un monde habité !  
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,  
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité !  
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,  
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur  
La pensée et la vie y circulent à flot ; [ place ;  
Et pendant que notre œil se perd dans ces extases.  
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases  
Entre la pensée et le mot !

O Dieu ! que la source est immense

D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts !  
Que perçant l'œil qui porte à de telle distance !  
Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts !  
Que d'amour dans ton sein pour embrasser les mon-  
Pour couvrir de si loin ces poussières fécondes, [ des.  
Descendre, aussi puissant, des soleils au ciron !  
Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles ?  
Comment te contempler au jour de tes étoiles !  
Dieu si grand dans un seul rayon !

LAMARTINE.

(Extrait de *L'ami de la Religion*.)

DE LA VOCATION ECCLÉSIASTIQUE CHEZ  
LES ENFANTS, ET DE LEUR PREMIÈRE ÉDU-  
CATION.

[ Suite. ]

Il n'est pas besoin d'attendre qu'un enfant parle lui-même de vocation, et demande à étudier : autrement beaucoup de bons sujets échapperaient ! Le juge n'est pas l'enfant, mais le curé. Notre Seigneur appela le premier ses apôtres, qui n'y pensaient pas : *Non me vos elegistis, sed ego elegi vos*. Dans les premiers siècles, rien de plus fréquent que de voir les saints Evêques démêler parmi la foule les sujets propres au ministère

ecclésiastique, et les appeler aux ordres et au sacerdoce sans qu'eux-mêmes en eussent eu la moindre pensée ; ces vocations, toutes choses égales, sont les meilleures, précisément parcequ'il y a moins d'initiative du côté du sujet ; et ce qui peut se pratiquer à cet égard pour les adultes, n'est-ce pas évident qu'on peut et qu'on doit le faire, à plus forte raison, pour ces enfants, si peu capables d'avoir l'idée de leur vocation ? Combien d'enfants et de pieux jeunes gens se feraient prêtres, si leurs confesseurs, après avoir mûrement réfléchi, leur en disaient seulement le premier mot, et les engageaient à consulter Dieu.

Disons maintenant quels sont les sujets qu'on ne doit pas admettre ; ce sont en premier lieu, les incapables, quelle que puisse être d'ailleurs leur vertu. La science étant indispensable pour le sacerdoce, ceux-là ne sont pas propres à ce saint ministère, qu'on juge hors d'état d'acquiescer l'instruction absolument requise ; l'enfant et le curé perdraient ici leur temps l'un et l'autre.

En second lieu, les esprits faux, quand même ils auraient beaucoup de facilité pour l'étude : on ne donnerait à un diocèse, dans de tels sujets, que des prêtres sans sagesse et sans conduite, qui deviendraient un embarras et un péril : avec des talents médiocres, ce seraient de petits esprits faux, qui troubleraient les paroisses ; et, avec des talents distingués, on aurait pis : ce seraient de grands esprits faux qui troubleraient l'Église.

En troisième lieu, les mauvais caractères : rien n'est plus incompatible avec le ministère sacerdotal, qui est un ministère de douceur, de charité et de paix, et rien aussi n'est moins facile à corriger, même par la meilleure éducation.

Enfin, les enfants corrompus, surtout quand à la corruption du cœur se trouve joint un esprit étroit et un caractère mou. Il y a peu de fonds à faire pour la conversion et la persévérance chez de tels enfants ; ce seraient des pestes dans le clergé

Mais il y a ici plusieurs observations à présenter.

La lenteur d'esprit n'est pas l'incapacité :

un esprit peut être bon et solide, quoique lent. Si l'enfant, qui apprend difficilement, saisit néanmoins peu à peu ce qu'on lui enseigne, s'il retient ce qu'il a une fois bien compris, s'il sait en faire application et en tirer des conséquences avec justesse, il n'est point incapable : son instruction se fera moins vite ; il aura besoin d'être arrêté sur les éléments plus longtemps que d'autres, mais s'il est studieux il finira par arriver, et peut-être même dépassera-t-il un jour des condisciples d'un esprit plus vif, mais moins opiniâtre au travail.

Il faut avoir étudié beaucoup et de près un enfant avant de prononcer qu'il a l'esprit faux. Ce vice de l'esprit n'est pas facile à discerner dans le jeune âge, et l'on pourrait très-aisément s'y tromper, en prenant pour indice d'un jugement faux ce qui ne serait que l'effet de la légèreté, de l'inattention ou de l'inexpérience.

Le tempérament d'un enfant peut être impétueux, bouillant, irascible, sans que son caractère soit mauvais : nous appelons mauvais les caractères bas, opiniâtres, méchants, taquins, doubles, sans affection, sans franchise. L'irascibilité n'est pas du tout cela : elle peut subsister avec un cœur noble, généreux et bon : ce défaut n'est même souvent que l'excès de précieuses qualités, d'une imagination vive, d'une sensibilité profonde, d'une volonté énergique ; et d'ailleurs on s'en corrige par l'éducation et par les efforts de la vertu.

L'on ne saurait regarder de trop près aux mœurs, quand il s'agit du plus saint des états. Néanmoins, nous ne voudrions pas qu'on se rebutât, moins encore qu'on décourageât un enfant, ni qu'on se hâtât de prononcer trop tôt contre sa vocation au sacerdoce, pour quelques fautes, même graves, échappées à la fragilité de l'âge. De si jeunes malades ne sont point incurables et ces exemples même ne sont pas rares, de tels enfants devenus, non-seulement des jeunes gens vertueux, mais des prêtres très-chastes et très-saints.

Si l'enfant, surtout sans être irréprochable dans ses mœurs, avait un esprit vif et élevé, avec un caractère ferme et généreux, il faudrait bien se garder d'en dé-